
« Et si plus aucune idée n'était fondée, aucune
conclusion juste ? »

Réflexions sur les *Mémoires écrits dans un asile
d'aliénés* de Christine Lavant

« Ist vielleicht überhaupt kein Gedanke mehr begründet, kein Schluss mehr richtig ? » Überlegungen zu den Aufzeichnungen aus einem Irrenhaus von
Christine Lavant

Joseph Kölbl



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/1849>

DOI : 10.4000/germanica.1849

ISSN : 2107-0784

Éditeur

CeGes Université Charles-de-Gaulle Lille-III

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2003

Pagination : 77-89

ISBN : 9782913857117

ISSN : 0984-2632

Référence électronique

Joseph Kölbl, « « Et si plus aucune idée n'était fondée, aucune conclusion juste ? »

Réflexions sur les *Mémoires écrits dans un asile d'aliénés* de Christine Lavant », *Germanica* [En ligne],

32 | 2003, mis en ligne le 11 décembre 2012, consulté le 20 avril 2019. URL : [http://](http://journals.openedition.org/germanica/1849)

journals.openedition.org/germanica/1849 ; DOI : 10.4000/germanica.1849

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

© Tous droits réservés

« Et si plus aucune idée n'était fondée, aucune conclusion juste ? » Réflexions sur les *Mémoires écrits dans un asile d'aliénés* de Christine Lavant

« Ist vielleicht überhaupt kein Gedanke mehr begründet, kein Schluss mehr richtig ? » Überlegungen zu den Aufzeichnungen aus einem Irrenhaus von Christine Lavant

Joseph Kölbl

- 1 Il y a deux ans à peine, paraissaient à titre posthume les *Aufzeichnungen aus einem Irrenhaus*¹ de Christine Lavant, poétesse autrichienne disparue en 1973. L'existence de ce récit était connue, mais le manuscrit restait introuvable. On savait par ailleurs que le texte avait été traduit en anglais par Nora Wydenbruck, en 1951 ou en 1952 ; mais le volume projeté – une anthologie comprenant trois œuvres, destinée à faire connaître C. Lavant au public anglo-saxon, à un moment où sa notoriété ne cessait de croître en Allemagne et en Autriche – n'a jamais été publié ; seule une version radiophonique tirée de l'œuvre originale a été diffusée par la BBC, le 10 novembre 1959 ; depuis, les bandes avaient, elles aussi, disparu des studios britanniques.
- 2 Ce n'est qu'au gré de recherches dans les archives de la traductrice, décédée en 1959, que l'on a retrouvé récemment le manuscrit de C. Lavant. Dans cette œuvre l'auteur relate, à la première personne, son séjour dans un hôpital psychiatrique de Klagenfurt, à la suite d'une tentative de suicide.
- 3 Or, nous savons que Christine Thonhauser, véritable patronyme de C. Lavant qui ne prendra son nom de plume² qu'après la Seconde Guerre mondiale, fut effectivement internée pendant six semaines, en 1935, dans le service qu'elle décrit.

- 4 Une autre question en revanche, celle concernant la date de la rédaction des « Mémoires », ne peut être tranchée avec certitude : les notes prises au cours de son séjour à l'asile, ont-elles servi de base à une première rédaction immédiatement après la sortie ou, plus vraisemblablement, les « Mémoires » ont-ils été écrits vers la fin des années 40, c'est-à-dire plus d'une décennie après les faits ?
- 5 Toujours est-il que le récit frappe, d'emblée, par la grande précision avec laquelle C. Lavant décrit son arrivée et les premiers jours passés dans le service psychiatrique : elle rejoint immédiatement la section (*Abteilung*) n°2, réservée aux « cas plutôt légers », alors qu'en règle générale, le passage par la *Abteilung* 3 (pour les « cas lourds ») est de rigueur. Cette procédure inhabituelle est liée au fait qu'elle y est entrée de son plein gré, après un entretien avec son médecin – qui dirige par ailleurs un autre service dans le même établissement –, pour suivre une cure à l'arsenic.
- 6 Dans une situation atypique et en apparence privilégiée, la jeune fille de vingt ans se voit aussitôt rejetée par la quasi-totalité des patientes. Aucun des deux groupes déjà constitués à son arrivée n'est prêt à l'accueillir : l'un composé des « intellectuelles » – réunies à la « table des enseignantes » – et de quelques dames de famille aisée (épouses ou mères de militaires de haut rang) qui lui reprochent son origine modeste, l'extrême misère qui avait marqué sa jeunesse³ ; l'autre de femmes du peuple qui notent son air altier et font des remarques suspicieuses à son encontre. « Elle a fait son entrée ici avec des lunettes, en tenant un porte-documents à la main. Que le diable l'emporte ! Et puis, qu'est-ce qu'elle vient faire ici, parmi nous. Certainement nous espionner, quoi d'autre ! »⁴, entend-elle dire l'une des patientes. D'ailleurs, circonstance aggravante, « la nouvelle » écrit, passe de longues heures à gribouiller dans un cahier ; ce qui la rend d'autant plus suspecte.
- 7 Mais l'observation lui apprend que les tensions entre les autres pensionnaires n'en sont pas moins vives, qu'il existe entre elles des rapports de force obscurs (l'unité est peuplée d'une quinzaine de malades, encadrées par six infirmières, nommément citées) : la narratrice se sent plongée dans un univers impitoyable où la haine est le principal mobile de l'action, et ne peut s'empêcher d'éprouver une profonde aversion pour toutes celles qui lui mènent la vie dure, jusqu'à se délecter, par moments, de la souffrance de l'une ou de l'autre de ses congénères lorsqu'une sanction vient la frapper. « Il me semble que rien n'est plus contagieux que des actes d'hostilité. Parfois j'ai l'impression d'être moi-même faite tout entière de pure haine »⁵. Mais à force de réfléchir à leurs tares, à leurs actes et gestes insensés, aux atroces souffrances qu'elles doivent endurer, elle est portée à la clémence et au pardon : « Non, je ne céderai pas à ces poussées de haine et je finirai par aimer la Krell et la Baumer ! »⁶ – deux patientes qui la harcèlent constamment de leurs méchancetés.
- 8 En la personne de Renate, elle pense avoir trouvé l'âme sœur. Malgré cela, leurs rapports resteront marqués par de fréquents revirements ; et il subsistera jusqu'à la fin une singulière distance entre elles. Alors, de temps en temps, presque pour s'imposer un supplice, elle décide, dans un élan de pitié, d'aimer l'une ou l'autre de ses compagnes d'infortune qui toutefois restent généralement insensibles à ses avances⁷. Et elle finit par se persuader que, dans ce milieu, une amitié tout à fait sincère est impossible.
- 9 Mais à mesure qu'elle éprouve de la sympathie, de la compassion pour les malades qui l'entourent, Christine s'intègre dans le groupe : alors qu'au début de son séjour elle se demandait encore si elle ne ferait pas mieux de rentrer chez elle, qu'elle parlait encore à la

3e personne du pluriel des femmes autour d'elle, elle prend conscience qu'en définitive peu de choses la séparent des autres internées et, imperceptiblement, elle commence à douter de sa propre santé mentale. La distance en tout cas qui la séparait des autres s'amenuise, peu à peu le « nous », signe de l'appartenance à un collectif, s'insinue dans les lignes du récit. Relatant la visite quotidienne des médecins, elle note : « Je les ai toutes observées, les plus pauvres tout comme les très distinguées et réservées, elles se ressemblent toutes au point qu'on dirait qu'elles se sont vu attribuer le même visage. *Il est certain que moi-même, je n'ai pas l'air différente.* »⁸

- 10 Qui est-elle au fond et qu'est-elle venue chercher dans ce service psychiatrique de l'hôpital régional de Klagenfurt ? Avait-elle jamais cru qu'un séjour de quelques semaines pourrait la guérir définitivement, la remettre d'aplomb ? Guérir de quoi, d'ailleurs ?
- 11 Toutes ces questions ressurgissent lorsque Christine Thonhauser est convoquée pour un entretien avec le psychiatre légiste – en présence du chef de service et de l'infirmière en chef. Cet homme, chauve et de petite taille, venu pour examiner son cas⁹, rentre sans détour dans le vif du sujet. « Ainsi, vous avez tenté de vous donner la mort. Voudriez-vous nous dire pourquoi ? », lance-t-il froidement. Après un long moment d'hésitation, entrecoupé d'un rictus, elle se contente de dire : « C'est que je n'en ai pas envie... » L'expert, lui, se montre incapable d'imaginer d'autres raisons qu'une déception amoureuse. « Mais vous devez avoir une raison. Je suppose que votre petit ami vous a quittée et qu'il n'y avait personne d'autre pour le remplacer sur-le-champ, hein ? » « Il n'y en a jamais eu », rétorque la jeune femme¹⁰.
- 12 Le psychiatre commence alors à se pencher sur les antécédents familiaux de Christine Thonhauser et s'aperçoit qu'elle ne travaille pas. « Le travail chasse toutes les bêtises qui, de temps à autre, effleurent ces demoiselles à un certain âge. Après l'école, leur trouver un emploi dans une famille convenable et sévère... voilà le meilleur remède contre l'hystérie »¹¹. Lorsque soudain l'infirmière intervient : « Mais elle ne songe qu'à écrire des vers », le médecin légiste poursuit sur un ton sarcastique : « La pouésie [*Düchten, mit Umlaut ü*], je parie qu'elle ne sait même pas orthographier correctement, mais elle prétend écrire de la poésie. Voyez-vous, cher confrère, voilà ce que ça donne quand le premier ouvrier mineur se croit obligé d'envoyer sa progéniture dans une école du second degré. Eh bien, mon enfant, la pouésie, tu laisseras ça à d'autres, et lorsque M. le docteur t'aura ramenée à la raison, au bout d'un an ou deux sans doute, tu seras contente de trouver une maîtresse qui te dressera pour exécuter convenablement toutes les tâches domestiques. »¹²
- 13 Ainsi, Christine Thonhauser est-elle brutalement renvoyée à sa condition sociale comme à une fatalité qui déterminera sa vie de bout en bout et à laquelle il serait vain de vouloir échapper. D'un coup elle trouve annihilées toutes ses aspirations, et notamment le désir inassouissable de consacrer son existence à l'écriture. Sa « folie », c'est précisément cette ὕβρις qui consiste à vouloir se révolter contre son sort. Cette révolte se dirige contre ce déterminisme qui voudrait – en vertu de sa naissance – la ravalier au rang d'un simple objet, lui dénier jusqu'au droit de se choisir librement.
- 14 Elle, en revanche, n'éprouve que dégoût pour cette existence de domestique dans ce qu'elle a de répétitif, de stérile et d'absurde ; un rôle qu'elle ne pourra jamais assumer pleinement. D'autre part, elle doit concéder que son problème central concerne bien l'amour, mais l'idée qu'elle se fait de cette passion est bien différente de celle que lui suggère le corps médical. Elle aimerait bien savoir « ce que pensent au fond d'elles-

mêmes les personnes qui vous donnent ce genre de conseils. Le considèrent-elles vraiment comme un simple remède »¹³. Elle en tout cas, se refuse à se jeter dans les bras du premier venu. Ce serait, pense-t-elle, un amour intéressé, un simple moyen pour hâter sa guérison, non une fin en soi.

- 15 Depuis lors, alternent des phases de prostration profonde avec d'autres où elle s'efforce de ne pas se laisser abattre. Prise de désespoir à maintes reprises, elle tente de se persuader que sa véritable place est à l'asile et qu'il suffirait pour cela de « jouer à la folle ». Dans ces moments, elle paraît presque réconciliée avec son sort et songe à s'installer à demeure dans cet hôpital psychiatrique. Une visite de son beau-frère (la seule personne qui vienne la voir, assez régulièrement d'ailleurs) est l'occasion de mesurer à quel point elle s'est éloignée du monde extérieur, que la nature, sa famille et les habitants du village lui deviennent étrangers... si bien qu'elle redoute le moment de sortir. Comment faire pour s'installer à nouveau dans la vie quotidienne, elle qui portera à jamais les stigmates de la maladie mentale ? Ainsi, parfois l'idée l'envahit qu'il est doux et rassurant de rester objet entre les mains des médecins et du personnel soignant, de se laisser balloter au gré des événements.
- 16 Un incident survenu un soir, au moment où elle prend un bain chaud, vient raviver en elle ces sombres pensées. Parmi plusieurs aliénées, la Krell qui se prend pour une reine qu'un prince viendra un jour délivrer pour sauver le monde, s'est approchée de la baignoire et exige de Christine qu'elle lui prête serment d'allégeance en lui baisant la main. Et, à la stupéfaction des infirmières, elle obéit sans rechigner : « Cela fait du bien d'être folle parmi les folles ; et c'était un péché, une arrogance intellectuelle de faire comme si je ne l'étais pas. Pourquoi n'aurais-je pas, moi aussi, le droit d'être quelque part chez moi pour de bon »¹⁴.
- 17 Mais en d'autres circonstances, elle ne peut ni ne veut se contenter de cette solution de facilité et prend conscience qu'elle ne doit compter sur personne, qu'il lui appartient à elle seule de chercher une issue. Dans cette quête, l'idée de Dieu occupe une place importante. On comprend aisément que la jeune Christine Thonhauser soit profondément marquée par le catholicisme traditionnel de son milieu ; son monde intérieur est peuplé de représentations et de figures d'une foi naïve et conventionnelle, en particulier d'anges et en premier lieu de son ange gardien qu'elle invoque dans les moments de détresse, mais qui semble absent dès qu'elle se tourne vers lui. « Si les anges existent, pourquoi ne s'en trouve-t-il aucun pour empêcher » toutes les atrocités dont elle est le témoin, se demande-t-elle¹⁵. Et un peu plus tard, elle va jusqu'à remettre en cause leur existence même « ... car l'avenir et les anges sont incertains. Et il en est de même du sommet de cette hiérarchie des anges, cet être terrifiant (*das Ungeheure*) que nous nous efforçons d'appeler Dieu »¹⁶. Ce dieu évanescant et indifférent à la marche du monde s'esquive à chaque fois qu'on aurait besoin de lui ; mais elle doit reconnaître aussitôt l'hypocrisie qui consiste à ne s'accrocher à lui qu'en cas de nécessité. Enfin, elle prend conscience qu'il n'est pas au-dessus de nous, mais en nous ; qu'il n'a d'existence que dans notre volonté de le rencontrer. Lui accorder la place de celui qu'il suffit d'appeler pour qu'il vole au secours de l'être en détresse, reviendrait, comme le dit C. Lavant, à « vouloir atteindre la montagne par le haut »¹⁷. Rien ne lui répugne davantage que la fausse dévotion, la bigoterie ; elle est outrée lorsqu'un samedi soir une infirmière, très croyante, rassemble autour d'elle les patientes et les incite à chanter une chanson pieuse qui se termine par ces vers : « C'est alors que le Bon Dieu, à sa manière, traverse doucement la forêt »¹⁸.

- 18 Mais elle reste également sur ses gardes quand on lui propose d'autres voies vers l'absolu. Tout en s'intéressant à d'autres religions, elle ne veut se plier à aucune conception qui lui offre une vérité toute prête, une doctrine qu'il suffirait d'accepter en bloc. Son beau-frère Anus, adepte inconditionnel du Bouddha, lui apporte, lors de ses visites, des livres sur le bouddhisme, la théosophie et ainsi de suite¹⁹, qu'elle lit avec intérêt et dont elle récite, lors d'une promenade dans les couloirs de leur unité, quelques vers à Renate.
- 19 D'un autre côté, elle qualifie son beau-frère de *vernarrter Bouddha-Anhänger* et se moque ouvertement de Frau Cent, elle aussi fervente admiratrice du Bouddha, qui la harcèle de questions et en vient à voir en Christine une « illuminée ». Celle-ci finit par répliquer avec hargne à toutes ses questions parce qu'elles touchent aux seuls aspects dogmatiques, laissant de côté la recherche d'une vérité personnelle.
- 20 En fin de compte, aucune doctrine ne la satisfait, elle parle de « simples distractions » qui ne sont qu'un « tissu de mensonge ». L'idée se fraye un chemin que son salut ne viendra d'aucune instance extérieure.
- 21 Si paradoxal que cela puisse paraître au premier regard, un seul domaine résiste pendant longtemps au doute systématique qui affecte toutes les questions religieuses : l'image du médecin. À la fois thaumaturge et juge suprême, le *Primarius* (chef de service) est systématiquement perçu comme quelqu'un d'inaccessible, comme une autorité intouchable qui veille avec bienveillance sur les êtres qui lui sont confiés. D'une manière générale, les médecins se trouvent affublés de tous les attributs de la divinité – jusque dans le vocabulaire qu'emploie la narratrice. Comparés en un endroit à des prêtres (et les infirmières à des religieuses) ils apparaissent, lors d'une visite, comme « des rédempteurs » qui viennent éclairer cet univers fermé ; et vers la fin du livre, dans la salle d'attente d'un autre service, elle remarque, en qualifiant le *Primarius* de « tout-puissant » (*der Gewaltige*), la vénération et l'adoration sans borne dont il est l'objet²⁰.
- 22 Et c'est à ce dernier avatar de la divinité que Christine Thonhauser choisit de s'attaquer. Ce que, depuis longtemps, elle avait entrevu dans ses rêves et médité pendant les nuits sans sommeil, elle décide maintenant de l'exécuter : rencontrer une nouvelle fois le *Primarius* qui, une dizaine d'années auparavant, lui avait sauvé la vue et qu'elle avait consulté à nouveau avant de demander son admission à l'asile. Il importe de préciser que cette dernière entrevue s'était terminée par un baiser que le médecin lui avait apposé sur le front, presque par inadvertance et pour la reconforter, par compassion et non par amour²¹. Ce geste, en réalité plutôt anodin, fera rêver la jeune femme pendant quelque temps jusqu'à ce qu'elle s'aperçoive que le grand Professeur n'y avait exprimé aucun sentiment profond et qu'entre-temps il l'avait, pour ainsi dire, complètement oubliée.
- 23 Lorsqu'elle se trouve donc à nouveau seule dans le cabinet du docteur, elle lui demande d'entrée de jeu : « Embrassez-moi... Je vous demande de m'embrasser » [...] « Je vous en supplie » fis-je sur un ton un peu plus rude que dans mon rêve. « Mais j'ai un rhume de cerveau », répondit-il »²². Et le *Primarius* d'appeler une infirmière pour qu'elle lui apporte une protection. Ainsi armé (« À présent, il ressemblait à quelqu'un sur le point de partir à la guerre avec son masque à gaz »), il s'exécute : « Puis il le fit. Sur mon front, comme autrefois, effaçant de ce fait ce bel "autrefois". Désormais je n'aurai plus à faire attention à quoi que ce soit quand je prendrai mon bain. Et il ne m'épargna rien, absolument rien, même pas ce "Et voilà" prononcé d'une voix douceâtre²³. »
- 24 Nonobstant les circonstances banales, presque burlesques de cette scène – ou peut-être même en raison de ce décalage – il s'agit du passage central du livre, du moment où, par

une décision unilatérale de Christine Thonhauser, le rapport entre médecin et malade mentale s'inverse. Cette fois-ci, c'est l'aliénée qui dicte sa volonté à celui qui dans le monde asilaire représente l'ordre et l'autorité ; c'est elle qui d'un coup devient actrice au sein du couple médecin-malade et remet en question la hiérarchie « naturelle » qui y règne.

- 25 Mais aussitôt après le moment où l'irréparable a été commis, le point de non-retour atteint, Christine plonge à nouveau dans la détresse, dans l'incertitude la plus totale. Ne doit-elle pas redouter, en effet, qu'à présent on ne l'oblige à rester à l'asile jusqu'à la fin de ses jours – avec pour seul souvenir « cet amour abyssal et sans espoir »²⁴, et que son rôle soit désormais de simuler la maladie mentale jusqu'à en devenir folle pour de bon ? « Il se peut que dès demain je me trouve à la section n°3 [celle réservée aux cas lourds] et enfermée dans une camisole de force où il est impossible d'écrire à moins de se servir de ses orteils ; c'est pourquoi aujourd'hui je l'écris encore et toujours : “Je l'aime, je l'aime, je l'aime !”... »²⁵.
- 26 C'est sur cette triple exclamation que se termine le récit de C. Lavant, suivi seulement d'un bref post-scriptum – séparé par un astérisque du corps du texte qui, lui, ne connaît aucune respiration, aucun moment de répit tout au long des quelque cent quinze pages – : « Demain les six semaines seront écoulées, et je quitterai l'hôpital. On m'a guérie ici. Je dois du moins admettre que je suis guérie puisqu'on ne me garde plus bien que le psychiatre légiste m'ait accordé une année au moins²⁶. »
- 27 Aux yeux des médecins, son séjour dans l'unité de psychiatrie n'aura été qu'une brève parenthèse. Internée sans raison valable, sa mise en liberté à la fin du délai convenu allait presque de soi. Pour Christine Thonhauser en revanche, cette expérience de l'asile aura été une épreuve initiatique. Elle lui aura appris le sens de la révolte contre la soumission, sort réservé aux basses classes de la société et lui permettra de vivre désormais en conformité avec ses aspirations. En s'affranchissant de la figure du Père qui prend les décisions en son lieu et nom, elle s'est frayé une voie vers l'écriture qui est invention, libre disposition du « verbe » au delà des contingences matérielles. L'écrivain, le poète se hisse en quelque sorte à la place du démiurge pour construire un monde fictionnel qui n'obéit qu'à sa seule volonté.
- 28 Vus sous cet angle, les *Aufzeichnungen* sont loin d'être une simple description, le compte rendu « objectif » d'événements réels ou des notes prises pour fixer le souvenir d'un moment crucial dans la vie de Christine Lavant. Même si le dossier médical confirme en plusieurs points matériels les dires de l'auteur, le récit s'oriente vite vers le journal intime auquel la narratrice confie ses réflexions et ses doutes les plus personnels : elle s'interroge sur les mobiles des actes humains, sur son suicide notamment qui lui paraît de plus en plus absurde dans la mesure où elle croit découvrir l'existence de forces qui agissent en nous et d'autres qui perdurent après nous (p. 10-11) ; elle livre ses pensées sur l'amour et la haine, la sincérité, la solidarité et surtout sur la valeur que l'on peut attribuer à la « normalité ».
- 29 Au demeurant, comment ne pas voir dans le seul titre de l'ouvrage, calqué sur ceux de deux œuvres majeures de Dostoïevski – un auteur qui a profondément marqué la jeune Christine Thonhauser – une référence au célèbre romancier russe et à sa thématique : surtout les *Aufzeichnungen aus einem Totenhaus* (*Souvenirs de la maison des morts*), mais aussi les *Aufzeichnungen aus einem Kellerloch* (*Mémoires écrits dans un souterrain*)²⁷ ?

- 30 Car le véritable thème des *Aufzeichnungen* – que C. Lavant n'a jamais qualifiés de récit autobiographique ! – c'est l'expérience intérieure de l'enfermement et la quête de soi pour retrouver un équilibre conforme à ses inclinations ; un cheminement que nul ne saurait déléguer à autrui, à une instance extérieure : que ce soit une certaine dose d'arsenic ou les rapports d'autorité au sein du couple médecin – malade. La « guérison » ne pouvait venir que d'elle-même, d'un acte autonome.
- 31 En plaçant la « folie » de C. Lavant dans le contexte de l'histoire littéraire, on s'aperçoit que sa nature est foncièrement différente de celle de plusieurs écrivains célèbres qui ont « sombré » dans la folie à la fin de leur parcours, tels que Hölderlin ou Nietzsche²⁸. Michel Foucault qui a analysé la signification de leur démente dans la conclusion de sa célèbre *Histoire de la folie*²⁹, note d'abord la fréquence du phénomène depuis le XIX^e siècle : « Cette fréquence [...], il faut la prendre au sérieux, comme l'insistance d'une question ; depuis Hölderlin et Nerval, le nombre des écrivains, peintres, musiciens, qui ont “sombé” dans la folie s'est multiplié »³⁰ ; pour démontrer ensuite qu'œuvre et folie sont incompatibles parce que cette dernière est « bien l'anéantissement même de l'œuvre, ce à partir de quoi elle devient impossible, et où il lui faut se taire³¹. »
- 32 Le cas de C. Lavant est à l'opposé de ceux que nous venons d'évoquer. Sa « folie » n'est pas un point de fuite, ce vers quoi converge l'œuvre, mais un point de départ d'où jaillit la source de l'inspiration poétique³². Condition de son émancipation, le cheminement de sa pensée durant son enfermement lui donnera la force de mener plus avant son projet personnel.
- 33 Désormais, elle ne vivra que pour s'exprimer à travers la littérature. L'art est délivrance qui lui permet de secouer le joug de la domesticité qu'une société traditionnelle s'appropriait à lui imposer ; une compensation qui la dédommage de ce que la vie matérielle lui avait refusé.
- 34 Et pourtant cette conquête de l'écriture ne sera jamais chose facile pour elle. Ce n'est que vers la fin des années 40, plus de dix ans donc après les événements décrits dans ce livre, qu'elle songera à faire publier ses premiers textes. Se débarrassant progressivement de toute influence littéraire, de l'empreinte de ses précurseurs – le style de Rilke est encore très présent dans ses premiers poèmes réunis dans *Die unvollendete Liebe* –, elle construit une œuvre tout à fait personnelle : trois grands recueils de poésies et une douzaine de récits.
- 35 Son expérience de la misère et les multiples maladies qui l'ont frappée durant son enfance (la scrofule et la tuberculose – ce qu'elle appelle *die Arme-Leute-Krankheit* –, une otite mal soignée qui la rendra sourde d'une oreille, et une grave maladie des yeux qui a failli entraîner la cécité) constituent l'arrière-fond, toujours présent, de son activité créatrice. Dotée de ce corps infirme, meurtri par les épreuves, Christine Lavant entame dans sa poésie un dialogue incessant avec Dieu, seul interlocuteur d'un moi qui se sent rejeté, marginalisé, exclu du commerce avec ses semblables : si son existence, tout au long de son œuvre, n'est jamais mise en cause, Christine Lavant s'interroge sur sa présence, sur la réalité de sa grâce et découvre un Dieu éloigné, indifférent et froid.
- 36 Tous ses efforts pour affirmer sa culpabilité, exprimer son repentir – attitude qui ne recule pas, dans ses vers, devant les châtements les plus cruels pour obtenir le pardon – restent infructueux. Alors, dans un sursaut d'indignation, elle se retourne contre cet être sans pitié, ce *deus absconditus*, et lui demande des comptes, le place sur le banc des accusés : à présent, c'est elle qui l'interroge et le juge. Dans plusieurs de ses poèmes, elle

ira jusqu'à inverser les rôles entre le créateur et l'humanité³³, jusqu'à minimiser le Golgotha en lui opposant les souffrances de la créature³⁴.

- 37 Ce n'est pas sans raison que Ludwig von Ficker, l'un de ceux qui ont toujours été proches de la poétesse carinthienne, qui l'a aidée et encouragée depuis ses débuts, parle de « prières blasphématoires » (*Lästergebete*) pour qualifier la majeure partie de l'œuvre lyrique de Christine Lavant³⁵. D'ailleurs, le même Ficker la proposera à deux reprises pour le Trakl-Preis qu'elle obtiendra en 1954 à côté de trois autres poètes, puis toute seule en 1964.
- 38 Malgré ces récompenses et l'attribution par l'État autrichien du « Grand Prix de Littérature » (*Großer Österreichischer Staatspreis für Literatur*) en 1970, Christine Lavant ne s'est jamais considérée comme une « professionnelle » : jamais elle ne vivra de sa plume et continuera de gagner sa vie en tricotant, comme l'avait déjà fait sa mère pour arrondir les fins de mois d'une famille nombreuse, comme l'avait fait la jeune Christine Thonhauser avant de prendre le pseudonyme de Lavant.
- 39 Mais après une vingtaine d'années qui feront d'elle l'une des poétesses autrichiennes les plus en vue de sa génération³⁶, la source de son inspiration semble s'être tarie au milieu des années 60. « L'art tel que le mien n'est rien d'autre que la vie mutilée » : cette citation revient fréquemment sous la plume des commentateurs et a même fourni le titre à une édition de ses textes posthumes. Elle est tirée d'une lettre à un de ses proches, citation que nous plaçons ici dans son contexte : « D'une manière générale, écrire des poèmes me gêne beaucoup. C'est manquer de pudeur [...] Si j'étais en bonne santé et que j'eusse six enfants qui me permettraient de pouvoir travailler pour eux : c'est ça la vie. L'art tel que le mien n'est rien d'autre que la vie mutilée, un péché contre l'esprit, impardonnable³⁷ ».
- 40 Dans sa correspondance avec Hilde Domin, le ton se fait encore plus désespéré, et elle finira par avouer : « Mes poèmes me remplissent d'effroi et, à dire vrai, l'art dans son entier. Il ne me sied pas. Ce n'était qu'un interlude incompréhensible³⁸ ». Pour masquer la stérilité de son inspiration, elle autorise la publication, en 1969, de quatre récits écrits en réalité au début des années 50, mais la voix créatrice s'était depuis longtemps éteinte. Ayant livré son message, la poétesse se mure dans un silence qui ne parvient plus à l'écriture. Christine Lavant restera une voix énigmatique et marginale dans la littérature de son époque, un astre qui apparaît soudain et s'éteint, une fois l'énergie initiale épuisée.

NOTES

1. Christine Lavant : *Aufzeichnungen aus einem Irrenhaus*. Salzburg – Wien (Otto Müller Verlag) 2001.

2. Emprunté à la région (dans l'est de la Carinthie) dans laquelle elle a passé toute sa vie.

3. Christine Thonhauser, dernière de neuf enfants, est née dans la famille d'un mineur de fond. Le père, depuis longtemps au chômage, survit difficilement en braconnant et en vendant la peau de bêtes qu'il attrapait.

4. *Op. cit.*, p. 7 : « Mit Augengläsern und Aktentasche ist die hier einmarschiert, der Teufel soll sie holen ! Was hat sie auch da bei uns zu tun ? Wahrscheinlich sponieren, was auch sonst ? ! »

5. *Ibid.*, p. 15 : « Scheinbar [sic] ist nichts so ansteckend wie Feindseligkeiten. Manchmal komme ich mir schon vor, als ob ich aus lauter Haß zusammengesetzt wäre. »
 6. *Ibid.*, p. 16 sq. : « Nein, ich werde dem Haß nicht verfallen, ich werde es noch so weit bringen, daß ich die Krell liebe und die Baumerl [...] »
 7. Voir, à titre d'exemple, le cas de Magdalena : p. 41 et 46.
 8. *Ibid.*, p. 89 : « Ich habe daraufhin alle beobachtet, die Ärmsten, aber auch die ganz Vornehmen und Zurückhaltenden, sie gleichen sich alle so, als hätten sie mit einem Male dasselbe Gesicht erhalten. Sicher ist es, daß auch ich nicht anders aussehe dann [...] »
 9. Précisons que, la famille n'ayant pas les moyens de payer son séjour, sa commune d'origine devait supporter les frais de son internement.
 10. *Ibid.*, p. 31 : « Sie haben sich also das Leben nehmen wollen. Möchten Sie uns nicht sagen, warum ? »
« Ich mag einfach nicht. »
« Aber Sie müssen doch einen Grund dazu haben. Wahrscheinlich hat Sie der Freund verlassen, und es war nicht gleich ein anderer da, wie ? ! »
« Es war überhaupt nie einer da. »
 11. *Ibid.*, p. 33 : « [...] Arbeit vertreibt alle Dummheiten, die diese jungen Damen da im gewissen Alter manchmal ankommen. Von der Schule heraus auf einen ordentlichen, strengen Dienstplatz ist immer noch das beste Mittel gegen Hysterie. »
 12. *Ibid.* : « Sie will ja nur dichten. »
« Dichten mit Umlaut ü, gelt, wahrscheinlich kann sie nicht einmal ordentlich recht-schreiben, aber dichten will sie ! Sehen Sie, Kollege, solche Geschichten kommen her-aus, wenn jeder Bergarbeiter schon glaubt, seine Sprößlinge in Hauptschulen und so schicken zu müssen. Also, mein Kind, das Dichten überlaß du schön anderen Leuten, und wenn dich der Herr Primarius wieder zur Vernunft gebracht hat, so nach ein, zwei Jahren, dann sei froh, wenn du eine Gnädige bekommst, die dich zu allen häuslichen Arbeiten ordentlich abrichtet. Verstanden ? »
 13. *Ibid.*, p. 36 : « Interessant wäre es ja zu wissen, was sich solche Menschen, die einem Vorschläge dieser Art machen, eigentlich von der Liebe denken. Sehen sie diese wirklich nur als Arzneimittel an [...] ? »
 14. *Ibid.*, p. 64 : « Es ist gut, verrückt zu sein unter Verrückten, und es war eine Sünde, ein geistiger Hochmut, so zu tun, als wäre ich es nicht. Warum soll ich nicht auch einmal irgendwo richtig und ganz daheim sein ? »
 15. *Ibid.*, p. 46 : « Warum, wenn es Engel gibt, obliegt keinem davon die Aufgabe, Dinge, die erst in der äußersten Hölle vorkommen dürften, hier auf Erden zu verhindern. »
 16. *Ibid.*, p. 67 : « [...] denn das Später und die Engel sind ungewiß. Ungewiß ist auch die Turmspitze dieser Engel, das Ungeheuere, das wir Gott zu nennen versuchen [...] »
 17. *Ibid.* : « [...] es ist sinnlos, ihn an einem Anfang anzurufen, so, als wollte man ein Gebirge von oben her betreten wollen [sic]. »
 18. *Ibid.*, p. 72. Il s'agit de la célèbre chanson populaire « Waldandacht » de L. Drewes. Texte et mélodie se trouvent in : *Die schönsten deutschen Volkslieder*. Hrsg. von Günter Pössiger, München (W. Heyne Verlag) 1977, p. 148.
 19. Son dossier médical, que les éditeurs de cette œuvre posthume ont pu consulter, le confirme : « Habe sich in letzter Zeit mit der 'Geisteswissenschaft' befaßt, mit Astrologie, Magie, Spiritismus, darüber viele Bücher gelesen [...] » (Nachwort, p. 137).
 20. Respectivement p. 29, 89 et 115.
- Il est à noter que dans *Das Kind* (la première œuvre en prose qu'a publiée C. Lavant) où elle relate son séjour, à l'âge de 10 ans environ, dans une clinique ophtalmologique, cette vision du médecin domine le récit de bout en bout. Ainsi, lorsque, un jour, le groupe d'enfants hospitalisés en même temps qu'elle, décide de « jouer au docteur », elle s'y oppose avec virulence, arguant que ce serait un blasphème, « un lourd péché » (*op. cit.*, p. 26) que de s'identifier à ce représentant de Dieu sur

terre ; et la scène se termine par ce que l'on pourrait qualifier de prière jaculatoire : « *Alles für dich, heiligster Primariusdoktor* » (*ibid.*, p. 27).

Cf. aussi M. Foucault qui analyse en des termes similaires la relation entre médecin et malade mental dans le 8^e chapitre de son *Histoire de la folie*.

21. *Ibid.*, p. 93 sq.

22. *Ibid.*, p. 116 : « 'Küssen Sie mich !... Sie sollen mich küssen.'... 'Kind-.' Aber das kam zu spät. 'Bitte !' sagte ich schroffer als im Traum. 'Aber ich habe einen Stockschnupfen.' antwortete er. »

23. *Ibid.*, p. 117 : « Dann tat er es mir. Auf die Stirne wie damals und löschte damit das schöne 'Damals' aus. Nun werde ich beim Bad auf nichts mehr zu achten haben. Auch sein mildes : 'So.' blieb mir nicht erspart, nein, gar nichts. »

24. *Ibid.*, p. 98 : « dieser so abgründigen und hoffnungslosen Liebe ».

25. *Ibid.*, p. 120 sq. : « Morgen bin ich vielleicht schon auf Abteilung 'Drei' und in der Zwangsjacke, wo man höchstens mit den Zehen schreiben kann, und deshalb schreibe ich es heute noch einmal und immer noch einmal : 'Ich liebe ihn, ich liebe ihn, ich liebe ihn !'... »

26. *Ibid.*, « Morgen sind die sechs Wochen um, und ich soll austreten.

Man hat mich geheilt hier. Ja, ich muß wohl annehmen, daß ich geheilt bin, denn man behält mich nicht mehr, obwohl der Gerichtspsychiater mir ein Jahr mindestens bewilligt hatte. »

27. Nous donnons dans le texte les titres allemands, car la ressemblance avec celui du livre de Christine Lavant est encore plus patente. Il s'agit également du même mot dans l'original russe (« *zapiski* »).

Cette intertextualité explique inversement les raisons qui justifient notre traduction du titre choisi par C. Lavant.

28. Dans le domaine de la musique, on pourrait citer le cas d'un R. Schumann, d'un Hugo Wolf.

29. *Ibid.*, pp. 293-304, et notamment p. 301 sqq.

Nous nous référons ici à l'édition abrégée, parue dans la collection 10/18 : Michel Foucault : *Folie et déraison. Histoire de la folie à l'âge classique*. Paris (UGE) 1964.

30. *Ibid.*, loc. cit., p. 301.

31. *Ibid.*, loc. cit., p. 302.

32. Rappelons que H. Hesse fut, lui aussi, interné dans son jeune âge dans une maison de santé pour épileptiques et débiles mentaux (« *für Epileptiker und Schwachsinnige* »).

33. Cf. par ex. « Zieh den Mondkork endlich aus der Nacht ! ». In : *Spindel im Mond*. Salzburg (Otto Müller Verlag) 1959, p. 146.

34. Cf. par ex. « Kreuzzertretung ! », in : *Die Bettlerschale*. Salzburg (Otto Müller Verlag) 1956, p. 72.

35. Le thème de la folie est également présent dans plusieurs poèmes, mais n'apparaît qu'en filigrane dans la littérature secondaire et n'a pas encore fait l'objet d'une recherche systématique.

36. À côté de I. Bachmann et de P. Celan.

37. Lettre à Gerhard Deesen du 27 mars 1962. In : *Kunst wie meine ist nur verstümmeltes Leben. Nachgelassene und verstreut veröffentlichte Gedichte – Prosa – Briefe*, ausgewählt und hrsg. von Armin Wigotschnig und Johann Strutz. Salzburg (Otto Müller Verlag) 1978. p. 234.

« Überhaupt ist mir das Dichten so peinlich. Es ist schamlos [...] wäre ich gesund und hätte 6 Kinder, um für sie arbeiten zu können : das ist Leben ! *Kunst wie meine, ist nur verstümmeltes Leben*, eine Sünde wider den Geist, unverzeihbar. » (C'est nous qui soulignons).

38. La lettre n'est pas datée, mais a été probablement écrite en 1966. In : *Über Christine Lavant. Leseerfahrungen, Interpretationen, Selbstdeutungen*. Hrsg. von Grete Lübke-Grothues. Salzburg (Otto Müller Verlag) 1984. p. 166.

« Mir graut es vor m. Gedichten u. eigentlich vor aller Kunst. Sie paßt nicht zu mir war ein unbegreifliches *Zwischenspiel*. » (C'est nous qui soulignons).

RÉSUMÉS

Dieser Aufsatz ist den *Aufzeichnungen aus einem Irrenhaus*, einer lange verschollenen Erzählung der österreichischen Dichterin Christine Lavant (1915-1973), gewidmet. Wenn die Fachwelt auch durch ihren Briefwechsel, insbesondere aus mehreren Briefen an ihre englische Übersetzerin, von der Existenz dieses Werkes Kenntnis hatte, war das Originalmanuskript jedoch bisher nicht auffindbar. Im Zuge der Forschungen zu einer kritischen Gesamtausgabe wurde es nun vor einigen Jahren entdeckt und ist 2001 in Buchform erschienen.

C. Lavant berichtet in den « Aufzeichnungen » von einem sechswöchigen Aufenthalt in der Klagenfurter Landesirrenanstalt nach einem misslungenen Selbstmordversuch.

Die Studie will zeigen, wie die Dichterin, einer in großer Armut lebenden Familie entstammend und seit frühester Kindheit durch Krankheiten geprägt, durch die Erfahrung des Lebens mitten unter Geisteskranken einen Ausweg aus dem ihr vorgezeichneten Schicksal findet und ihre Berufung zur Dichterin erfährt.

Ihr weiteres Leben ist ganz vom literarischen Schaffen geprägt, das ausgehend von den Erfahrungen der Kindheit, einer unablässigen Suche nach einem immer verborgen bleibenden, ausweichenden Gott gleichkommt.

AUTEUR

JOSEPH KÖLBL

Université de Lille III